

# Tout le bien qui en a été dit...



## *Commentaires de représentants du secteur culturel*

Il fallait oser jouer d'impolitesse, libérer des fantômes de bonheur, miroirs de fragilité ou de douleur. Rafale de portraits isolés du « mal tabou » vous suspend et vous surprend dans votre intimité. Prêter son corps à la lecture, lorsque l'écrit devient mère porteuse, créatrice du sexe. Récit-charnière accrocheur sur le sentier des sens et soupirs de la chair, se trémousse d'étonnement. Êtes-vous d'accord pour être regardé et faire courir votre imagination, en ce désir du « moi-abandon » ?

*Frankline Thyrard, Artiste peintre, sculpteur, écrivain.*

Réalisme, humour, sincérité dans ces textes hors des tabous et des idées reçues véhiculées par les « bien-pensant ». Peut-être faudra-t-il encore et encore dévoiler et parler de ces « choses cachées », ces endroits de chaleur et de plaisir pour que les hommes (surtout) cessent de s'identifier à ces quelques centimètres carrés de chair et assument leur être dans sa totale. Plus est grand l'interdit, dans la vie privée d'un individu, plus est excitant le désir de l'enfreindre et progressivement s'amenuise la liberté d'être...

*Paule Clause, Psychothérapeute.*

Une façon bien originale de parler de la « chose »... Avec humour et sans vulgarité aucune. On se surprend, une fois la lecture achevée, à regarder certains hommes d'un autre œil !

*Paule Montsailand, Poète-auteur.*

Comment oserait-on, devant un pari aussi difficile et audacieux, rester indifférent ? Comment pourrait-on demeurer insensible devant un tel kaléidoscope chatoyant et savoureux où se mêlent harmonieusement un réalisme vibrant et une fantaisie débridée, un amour cru jamais vulgaire et un humour tendre parfois décalé ?

C'est drôle, savoureux, fantasque parfois, juste toujours, acidulé sans amertume, pathétique quelquefois mais lucide de surcroît.

On vibre, on aime, on pleure, on se laisse emporter par le rythme et la musique qui s'en dégagent. On se laisse entraîner puis bercer par un tel leitmotiv où la poésie n'occulte jamais la réalité la plus brutale et la clairvoyance la plus objective.

*K. Frank, Peintre*

Il fallait ouvrir la cage à l'oiseau. Il l'a fait. Pour le remettre à sa place comme on déshabille pour estomper les tabous et mieux connaître. Un cri, un besoin de reconnaissance, un plaidoyer pour l'amour, la tolérance, l'ouverture. Une condamnation de toutes les déviations. Un « Pénisphère » où les femmes découvriront tout tout tout sur le pénis, en tout cas ce qui leur échappe encore sur cette chose qu'elles n'ont pas. Une réponse aux « Monologues du vagin » comme une tentative de réconciliation, de conciliation pour un respect mutuel. Une écriture parfois fragile, parfois enfantine, qui touche et interpelle. Un indispensable regard.

*Annie Gaspard, Journaliste*

Extrait de l'exposé concernant le recueil de nouvelles, présenté par Renée Fidler,  
présidente de la Croix-Rouge de Belgique Section Arlon

« Après avoir partagé avec vous ces moments de curiosité d'abord, de pur régal ensuite, permettez-moi de vous faire part de mes impressions sur ce qu'a osé nous faire cet auteur, si élégamment cravaté de vichy, en nous offrant ces textes originaux certes, mais à connotation morale, sociale et sexuelle, qu'il a si chaudement enveloppés dans une couverture de vichy rose et blanc, elle aussi...

Personnellement, je dirai que cette institution taboue qu'est le sexe, et plus particulièrement l'organe masculin, est en train de se « lézarder » sous les coups d'une plume que l'auteur a trempé dans le plus grand nombre possible de sentiments, de réactions et de dérives humaines. »

Extrait de l'exposé concernant le recueil de nouvelles présenté par Albert Bouillon  
directeur de l'Ecole Communale de Habay

« On avait bien compris, nous dit Guy, que parler du pénis, de tout temps, a toujours constitué un tabou, son nombre extraordinaire de synonymes en témoigne. Mais parler d'objet, de jouissance, de bonheur, de joie, d'excitation, de jeu et j'en passe, n'est-ce pas ça aussi le pénis ? »

Extrait de l'exposé concernant le recueil de nouvelles, présenté par Jean-Pierre Pirson,  
président fondateur de Losange Fondation, animateur à RTBF – Vivacité

Malaise ? Pourtant, nous vivons dans une société libérée, sans tabou, mais où l'ouverture d'esprit est néanmoins munie d'une fermeture éclair, affaire de ne pas « s'enrhumer la morale » sur PENISPHERE. Aucun risque pourtant ! Pas de courant d'air, en PENISPHERE.

Plutôt des courants d'art : la plume de Guy J'Espère caresse le sujet tout en tendresse. Pas « d'histoire de fesses ». Ni pornographique, ni érotique. Voyeurs, censeurs : s'abstenir.

L'auteur joue dans la nuance, tirant, à mots colorés, sans complaisance sur toute forme de perversité.

Critique de Rita Lupo, Art-thérapeute :

Le contenu du recueil de nouvelles et l'adaptation théâtrale de « Pénisphère » nous confrontent infailliblement avec notre propre image interne que l'on a de la « chose », nous poussent à écouter les émotions qu'elle éveille dans notre for intérieur en nous renvoyant impérieusement à ces éternels questionnements que tout homme et femme se posent depuis longtemps.

Si au 21ème siècle, le pénis reste encore un sujet assez tabou, c'est que quelque part parler de lui, ne décroît pas uniquement l'idée du plaisir et de la jouissance destinée à rechercher les sentiers du bonheur suprême, mais aussi la crainte et la pitié.

Vu sous cet angle, la mise en scène de « Pénisphère » a été conçue selon le système tragique coercitif d'Aristote. Dans cette œuvre, où se mêlent la poésie et la tragédie, les acteurs présentent le pénis comme cause de bonheur des hommes, mais ne se voilent pas pour parler du défaut fatal, qui est la déviance sexuelle. A l'insu des spectateurs, il s'en suit des messages reçus, des sentiments de fierté, d'orgueil, mais aussi des sentiments de culpabilité et de honte.

Lors de la représentation du spectacle, les spectateurs établissent un lien empathique avec les acteurs qui leur donnent l'opportunité de vivre par personnes interposées une catharsis, une certaine purgation d'un état d'âme pathologique opprimant, dont l'effet serait analogue à celui d'une médecine sur le corps.

La scène permet ainsi une décharge inoffensive et agréable d'instincts qui exigent satisfaction et qui peuvent être tolérés beaucoup plus facilement dans la fiction du théâtre que dans la réalité.

De celle manière, « Pénisphère » donne à chacun un moyen incontestable de se défaire des sentiments pesants, d'aménager un nouveau regard sur le sexe mâle et d'intégrer une vision interne plus saine et acceptable afin de pouvoir se réconcilier avec le monde extérieur.

## A propos de Périsphère

A entendre le titre (singulier) de ce spectacle (tout aussi singulier), peut-être s'imaginerez-vous être entraîné pour un tour d'horizon complet de cet obscur objet de tous les désirs.

Vous ne serez pas déçu : Périsphère c'est une polyphonie de voix qui nous entraînent de sexe mêlé, mais aussi et surtout une multitude d'expériences du désir, une part de nous-mêmes souvent un peu cadavérique.

Le désir heureux, joyeux ; le désir-portege, qui se libère l'amour et le vie. Et on rit. On rit fort, on rit beaucoup, même si quelque fois on rit jaune de se voir d'un peu trop près.

Mais aussi l'autre désir, celui d'un sexe, qui prend l'autre pour proie et détruit. Et tout de coup le cœur s'accélère, on retient son souffle tellement l'émotion s'étrangle.

C'est cette Périsphère, ce mélange de rire et d'émotion, qui bouscule parce qu'on ne nous laisse pas le temps de respirer.

On ne sort pas indemne de ce spectacle, on en sort un peu étouffé avec dans les mains ce paquet d'émotions qu'il faudra démettre. Et c'est heureux car au terme de ce démantèlement, peut-être aurons-nous appris à dire je, timidement, à accepter de laisser vivre une part de nous dont on ne veut souvent rien savoir mais qui fonde pourtant notre identité profonde et fait de chacun de nous un être unique.

Et en apprenant à dire je, on peut aussi mieux entendre l'autre lorsqu'il dit je à son tour. Finalement, on découvre que cet autre si différent, si étranger, souffre aussi et que sa souffrance ressemble à s'y méprendre à la nôtre. Périsphère, c'est cette belle leçon d'humanité.